



Tome 9
DE RETOUR
AU PAYS



CONSTANCE J. HAMPTON

CONSTANCE J. HAMPTON

DE RETOUR AU PAYS



LA SERIE COLLAGES LES OFFICIERS DE
WELLINGTON VOLUME 9

ISBN/EAN : 9789492980762

Édition rehaussée d'illustrations/collages

TRADUIT PAR : MARIE ANCIANO

Droit d'auteur/Constance J.. Hampton 2019

Hermesse James Boekerij, Pays-Bas

*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par
polycopié ou tout autre moyen, sans la permission de l'auteur C.
Hampton Jones.

L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre
constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le
contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

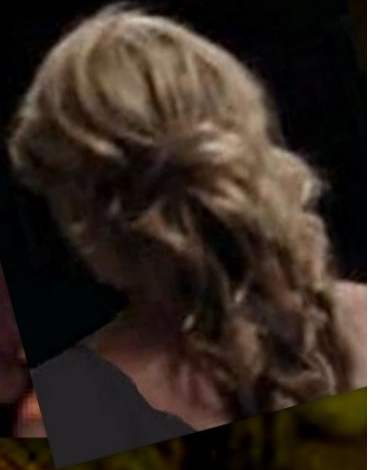
*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages,
endroits et événements sont imaginaires et ne doivent en aucune
façon être interprétés comme étant réels. Toute ressemblance
avec des personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements
réels, des lieux ou des organisations n'est que pure coïncidence.

*

Tous les droits sont réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à
quelque fin que ce soit sans autorisation
écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des
articles et des revues critiques.



1 : PROLOGUE – LA FEMME DU PASSÉ

*

Le docteur Halden jeta un coup d'œil inquiet en direction de Devon Broadhurst, qui était maintenant allongé dans le même lit que son ami Christian Andover, vicomte Brondemeire, dans une des chambres de la résidence du duc de Lindley à Bruxelles.

Il s'interrogeait au sujet du Vicomte. Comment pouvait-il avoir eu autant de blessures en une seule bataille ? Le Vicomte avait dû continuer à se battre jusqu'à ce que le dernier ennemi le fît tomber, il ne voyait pas d'autre explication à cela ! Au moins, on n'avait pas eu besoin de l'amputer, comme le malheureux Lord Broadhurst qui venait juste de se mettre à gémir.

Ce fut vraiment une chance que le chirurgien qui avait traité Devon

Broadhurst à proximité du champ de bataille avait eu le bon sens de cautériser le moignon. L'infection ne s'était apparemment pas encore installée, bien que Lord Broadhurst fût plutôt fiévreux. Le Duc avait accompagné le médecin à la chambre et il regardait le troisième fils du comte d'Allington d'un air étonné.

— Avez-vous entendu ? s'empessa-t-il de dire, il le dit à nouveau. C'est le nom d'une femme. Cornelia ? On dirait « Cornelia », non ?

Bertha souleva le chandelier et le plaça en hauteur, de sorte que la douce lumière éclairât le visage de Devon.

— Il voyait Cornelia Marlowe, poursuivit le Duc, peut-être devrions-nous la prévenir ? Il semblerait qu'elle soit arrivée à Bruxelles le seize.

— Je ne suis pas certaine, dit Bertha avec hésitation, mais cela ressemble plus

à Cordelia. Est-ce possible ? Cordelia avec un D. Comme la femme dans Hamlet. Était-ce Hamlet ? Hamlet de Shakespeare ? La fille qui s'est noyée.

Halden fut soudain choqué et s'écarta du lit d'un pas.

Richard regarda Bertha d'un air surpris, mais il réalisa ensuite que les gouvernantes étaient censées avoir lu toutes les œuvres de Shakespeare.

— Non, non !

Il secoua fortement la tête.

— Je sais très bien qu'il voyait Cornelia Marlowe-Grange à Londres. D'après la rumeur, ils se préparaient au mariage.

Et quelle préparation cela avait-il été ! Il se souvint d'un air grave de tous les rapports qu'il avait reçus sur les aventures amoureuses de Devon, qui ne s'étaient pas limitées à la veuve Marlowe.

— Je ne connais qu'une seule Cordelia, murmura prudemment le docteur Halden, c'était ma meilleure infirmière sur la péninsule. Cordelia Williams, née Sutherland. Son mari a péri pendant la bataille de Toulouse. Elle a donné naissance à son enfant au mois de janvier dernier. Je ne peux imaginer que Lord Broadhurst l'eût connue intimement. Non, je pense que votre Cornelia Marlowe-Grange correspond mieux au portrait, Votre Grâce.

Richard fit la grimace. Il se souvenait très bien que Devon avait demandé distraitemment « quelle veuve ? », lorsqu'il avait fait allusion à « une très charmante veuve », au cours d'une conversation sur son futur. Peut-être que Cordelia Williams correspondait davantage au portrait, après tout ! Il savait pertinemment à présent que la riche

veuve Cornelia Marlowe-Grange n'avait pas du tout semblé intéressée à rendre visite à son pauvre amant blessé, depuis son arrivée à Bruxelles.

— Votre Cordelia valait-elle la peine d'être regardée ? lui demanda-t-il.

Le docteur Halden haussa les sourcils. Cette conversation devenait vraiment étrange !

— Elle n'était pas jolie dans le vrai sens du terme, répondit-il honnêtement, j'ai entendu les hommes dire qu'elle était « chevaline », ce qui n'est pas un grand compliment, je suppose. Mais elle était très attentionnée et une excellente infirmière. Elle n'entretenait pas une très bonne relation avec son mari. Il était bien plus âgé qu'elle et on pouvait toujours le trouver près des « filles de couverture », si vous voyez ce que je veux dire.

Il jeta un rapide coup d'œil en direction de Mlle Dunn qui n'avait pas bougé le moindre muscle de son visage en entendant les mots « filles de couverture ». Eh bien, peut-être qu'une dame innocente comme cette absolument charmante Melle Dunn ne connaissait pas le sens de ce terme qui désignait les femmes qui suivaient le camp et offraient une place sous leur couverture, et donc leur corps, en échange d'argent, de protection ou de nourriture.

— Mm, dit Richard, pensif, où habite cette Mme Williams ? À Londres, par hasard ? Le maître-espion qui était en lui ne pouvait laisser passer ce genre d'information. Docteur Halden secoua la tête.

— Non, je me rappelle qu'elle venait de Hull. Williams aussi. Le père de Cordelia possède un chantier naval là-bas, depuis

environ cinq ans. Je me souviens comme elle était fière quand il en avait fait l'acquisition.

Il regarda le lit avec envie, ce qui n'échappa pas au Duc, toujours très attentif.

— Vous devez nous excuser, docteur Halden, dit Richard calmement, vous êtes sans doute exténué. Nous avons dû vous mettre au cinquième étage, car je crains que trois hommes n'occupent maintenant votre chambre, mais Poussin m'a assuré qu'il y a là un bon lit. Allons tous chercher une place où dormir. Demain est un autre jour. J'ai déjà demandé à deux de mes serviteurs de garder les malades cette nuit.

Il quitta rapidement la pièce.

L'autre veuve, c'était Cordelia Williams de Hull, répéta-t-il dans sa tête.



Chapitre 2 : BRUXELLES APRÈS LA BATAILLE DE WATERLOO

*

Jeffrey se réveilla en entendant quelqu'un ronfler fortement à côté de lui.

Il regarda autour lui, confus, en essayant de se rappeler où il était. Quand il sentit une masse de chair appuyée contre son bras gauche, il se souvint soudain.

— Line ! cria-t-il, vous êtes couchée sur mon bras ! Éloignez-vous de moi ! Et quelle est cette terrible odeur ?

Line de Teisseire ouvrit les yeux et fit immédiatement une grimace de dégoût.

— De Dieu, s'écria-t-elle.

Puis, se rappelant que Jeffrey ne parlait pas très bien français, elle continua dans son anglais haché.

— Jeffrey, your...ah... blessure ! It has... ouvert ! Opened ?

Elle se hissa hors du lit tout en appelant la femme de chambre, sans se soucier du fait que son grand corps enrobé fût dépourvu du moindre morceau de tissu.

Jeffrey regarda son propre corps nu et se souvint.

Il était revenu à son logement de la rue du Grand Cerf après avoir déposé le colonel Lord Brondemeire blessé et inconscient chez le duc de Lindley, à la rue Royale. Il était épuisé et avait seulement permis à Line, sa logeuse, de l'aider à se déshabiller avant de s'effondrer sur son lit et de s'endormir profondément.

Il était sale comme jamais il ne l'avait été dans sa vie ; ses mains et son visage étaient noirs de poudre à canon, de fumée et d'une saleté qui s'était accumulée. Il pouvait sentir l'odeur âcre de sa sueur,

ainsi que le relent de cheval, de poudre et de sang.

Quelque chose suintait sur son bras droit et il s'agissait de pus jaune-vert répugnant. Bon sang, il avait complètement oublié sa blessure ! Lorsque la bataille avait été

terminée, il s'était lancé à la recherche de Brondemeire, l'époux de la fille qui vivait jadis à côté de chez lui. Dieu seul savait pourquoi il s'était senti responsable d'amener aussi vite que possible Brondemeire, grièvement blessé, dans les mains d'un chirurgien, mais c'était ce qui s'était passé. Jeffrey et la femme de Brondemeire depuis un an, Anthea Fairfax, se connaissaient depuis des années. Il avait même voulu l'épouser, jusqu'à ce qu'il eût découvert que le père de Anthea, Cyril Fairfax, comte de Rotherham, avait un

jour eu une aventure romantique de longue durée avec sa propre mère, Ellen Burroughs, baronne de Caversham, et qu'il pourrait donc être son vrai père, au même titre que celui de Anthea.

Il voulut s'asseoir, mais fut pris de vertige, de sorte qu'il se laissa retomber sur son oreiller sale. Il ressentit comme un martèlement dans la tête !

Line se tenait maintenant debout à côté de lui.

— Votre blessure..., dit-elle en la désignant du doigt, c'est horrible. Je dois la nettoyer... I need to wash it and...

Manifestement, elle décida qu'il était préférable de ne pas dire à Jeffrey le genre de traitement supplémentaire qu'elle avait en tête pour sa blessure.

— Mon mari a eu une blessure similaire lorsqu'il est tombé sur une pelle, mais on a réussi à le soigner.

Elle se reprit et tenta de lui dire en anglais.

— My husband had a blessure like that when he fell into a... comment dit-on pelle... but we made him better.

Pour expliquer à Jeffrey ce que « pelle » voulait dire, elle fit un mouvement de pelletage. Shovel !

Sa femme de chambre entra dans la pièce en tenant deux bols ; elle retroussa le nez en sentant l'odeur qui émanait de la blessure de Jeffrey et regarda curieusement le grand corps nu de cet homme tandis que Line lui prenait les deux bols des mains.

— Va-t-en ! lui ordonna Line immédiatement.

Elle avait rapidement enroulé un drap autour de son corps nu.

Elle cria quelque chose à la jeune fille qui était sortie de la chambre, mais

Jeffrey ne comprit pas entièrement ce qu'elle avait dit. « Feu ! », cela signifiait « fire », n'est-ce pas ? Il se rappela soudain, un peu confus, que les Français criaient toujours ce mot quand ils se mettaient à tirer avec leur artillerie.

Line lui saisit le bras et plaça un bol dessous. Elle plongea un chiffon dans l'autre bol qui sentait l'alcool fort. Ensuite elle prit une pince et trifouilla la plaie jusqu'à ce qu'elle trouvât une balle qu'elle retira d'un coup sec.

Jeffrey cria de douleur et faillit se mordre la langue. Il poussa un soupir en tremblant et fixa du regard les mains de Line qui avaient commencé à nettoyer la plaie, comme s'il était un simple spectateur. Il avait assisté à ce genre de soin de nombreuses fois avant cela, depuis qu'il était à l'armée, mais cela ne lui était jamais personnellement arrivé.

Jeffrey avait toujours eu la réputation d'être un « homme chanceux » au cours des batailles. Il n'avait jamais eu de grosses blessures durant les quatre dernières années de sa carrière militaire.

Il avait une autre blessure juste à côté, sur le même bras, c'était une profonde entaille et il supposait qu'il avait été poignardé avec une baïonnette qui avait probablement glissé en sortant de son bras. C'était de cette blessure que suintait tout le pus puant. Il n'avait pas la moindre idée du moment où il avait été poignardé. Toute la bataille de Waterloo était complètement floue pour lui. Quand Line eut terminé, elle le regarda en fronçant les sourcils et murmura quelque chose, puis elle se dirigea vers la porte.

— Nicole ! Tu l'as ?

La femme de chambre revint avec un tisonnier chauffé au rouge et un homme

de forte carrure. Line désigna silencieusement le bras de Jeffrey. Jeffrey reconnut l'homme costaud, c'était l'un des hommes de maison de Line, qui faisait la plupart des travaux lourds.

L'homme grogna quelque chose et tira Jeffrey pour l'étreindre. Lorsque Jeffrey commença à se débattre, il mit sa grosse main sur son cou et le plaqua sur son oreiller. Dès l'instant où Line posa le tisonnier chaud et grésillant sur sa blessure ouverte,

Jeffrey s'évanouit.

— Voulez-vous que je fasse le nécessaire pour qu'on vous amène à la résidence de Lindley ? demanda Peter Wallace, baron Irving Wallace, à Jeffrey.

Il était assis sur une chaise, près du lit de Jeffrey.

— Lindley vous doit une faveur ou deux, alors si vous voulez une place sous son toit, je peux vous arranger ça en un rien de temps.

Jeffrey fit une grimace. Sa blessure le brûlait terriblement. Line y avait appliqué ce qu'elle appelait une « pommade apaisante », si cela était la bonne traduction de « lotion douce », mais Jeffrey se disait amèrement que l'apaisement devait encore arriver, si jamais il venait. Il avait très mal à la tête et supposait qu'il était fiévreux.

Il regarda le Baron qui était également major. Il se dit que le personnel du duc de Lindley avait fait un travail crédible sur l'uniforme de Peter, car il avait l'air propre et repassé. Peter n'avait pas de suie ni de graisse dans les cheveux, au contraire de Jeffrey qui arborait toujours ces traces de la bataille.

Line avait emmené son uniforme et lui avait promis un bain. Pour autant qu'il sût, l'eau destinée à le laver était actuellement en train de chauffer dans la grande cuisine de Line.

— Docteur Halden est resté avec nous. Il y a au moins quarante officiers blessés chez le Duc, et le personnel prend bien soin d'eux. Lindley a même appelé quelques-unes de ses connaissances pour donner un coup de main...

Peter s'arrêta brusquement.

Une de ces connaissances n'était nulle autre que la fille que Jeffrey avait rencontrée au bordel de madame Majorica à York, près de deux mois plus tôt. Il avait avoué à Peter qu'il était tombé amoureux d'elle et avait voulu la racheter à son infâme employeuse. La jeune fille en avait manifestement décidé autrement et avait fui le bordel, ainsi que les bras

plus qu'aimants de Jeffrey. Quand elle était arrivée inopinément à Bruxelles, en tant que gouvernante dans la famille de la belle-sœur de Peter, Amelia Aubrey, le duc de Lindley avait demandé à Peter de lui faire la cour afin que le Major pût facilement accéder à la maison de Lord et Lady Aubrey.

Lord Harmon Aubrey était soupçonné d'espionner pour Napoléon et Lindley voulait l'attraper en flagrant délit. C'était aussi la raison pour laquelle Peter avait été invité à séjourner à la résidence de Lindley durant la préparation de la bataille contre Napoléon ; son beau-frère Harmon Aubrey vivait dans une maison que seul un jardin séparait de la résidence du Duc. Peter soupçonnait à présent le Duc de s'être personnellement chargé de trouver une maison pour les Aubrey, afin

d'être en mesure de garder un œil sur ses locataires.

Richard Grey, le duc de Lindley, avait suivi les armées alliées à Bruxelles et avait pris résidence à la rue Royale, dans la mesure où le Prince Régent aurait grand besoin de son sens de la diplomatie lorsque les hostilités seraient terminées. Peu de gens savaient que Richard Grey était également l'un des maîtres-espions du Prince Régent qui travaillait sans relâche pour la sécurité de la Couronne et du royaume anglais.

Peter avait cru comprendre que Lindley se rendrait bientôt à Paris afin d'entamer les pourparlers de paix, maintenant que les forces alliées avaient gagné la bataille de Waterloo, et sans doute la guerre contre Napoléon.

Lindley s'était senti obligé de renvoyer sa femme Attelante à Londres, durant la

nuit du bal donné par la duchesse de Richmond, car il était devenu évident que Napoléon approchait rapidement de Bruxelles, après qu'il eut vaincu l'armée prussienne à Ligny, près de Charleroi. La seule raison pour laquelle Napoléon n'avait pas pu entrer dans la capitale et vaincre toutes les troupes anglaises, c'était parce que le prince néerlandais d'Orange avait réussi à bloquer l'armée divisée de Napoléon aux Quatre-Bras.

C'était Lord Aubrey, ce traître, qui avait fait en sorte que aucun messenger ne pût arriver à Bruxelles pour informer le duc de Wellington, le maréchal de camp des Britanniques, des mouvements de Napoléon dans le Nord de la France, et plus tard, que Napoléon avait traversé les frontières avec son armée.

Jeffrey secoua la tête. — Line est très bien à mes yeux et je n'ai vraiment pas

envie de rester dans une maison avec quarante officiers blessés. Si vous pouviez juste demander à Halden de me prescrire quelque chose contre cette foutue douleur à mon bras et ma tête.

Peter hocha la tête en se disant que Jeffrey faisait preuve de bon sens. Son ami était allongé dans une grande chambre qu'il n'avait pas à partager avec trois ou quatre autres hommes, comme cela était le cas actuellement dans la résidence de Lindley. En outre, dès que le jeune capitaine serait à nouveau sur pied, Line lui montrerait sans doute son affection avec son corps, comme elle le faisait si passionnément avec tous les hommes qui s'avéraient être à son goût.

Il se risqua un sourire. Il avait également bénéficié de ses bons traitements durant toute une nuit. Il avait été heureux d'accepter ce moment dans

son lit. À cette époque, son rival, beau-frère et ennemi, Lord Aubrey, était encore en vie.

Peter était tombé amoureux de Amelia Aubrey-St Juste dès l'instant où il avait posé ses yeux sur elle. Il n'était qu'un simple lieutenant du 42ème écossais à ce moment-là, et depuis, il n'avait jamais réussi à l'ôter de son cœur. Quand Peter l'avait rencontrée, Amelia était courtisée par le riche veuf Lord Aubrey, et il avait donc fini par épouser, contre son gré, la sœur d'Amelia, Christina.

À peu près tout le monde savait qu'il était l'un des nombreux fils bâtards que Andrew Agnew, le comte de Loghaire, avait engendrés. Au moins son épouse, la comtesse de Loghaire, avait fait en sorte que Peter fût adopté par la famille d'un pauvre écuyer. Elle les avait payés généreusement pour qu'ils prissent soin

de lui, mais la famille n'avait jamais voulu montrer la moindre gratitude à son égard, à l'exception peut-être de sa plus jeune « sœur », Detty.

Le destin avait voulu que ses trois frères Warleigh mourussent, et il y avait de cela juste un an, quelques jours après que sa femme Christina se fut suicidée, il avait hérité du titre de baron Irving Wallace, l'élévation dans le royaume des pairs que la comtesse de Loghaire avait réussi à offrir à la famille Warleigh.

Peter hocha la tête en direction de Jeffrey.

— Bien sûr, je demanderai à Halden de vous fournir des médicaments. Ah, je vois que vous allez enfin prendre un bain. Je vais donc vous laisser !

— Est-ce que vous l'avez vue ? demanda soudain Jeffrey.

Peter savait qu'il voulait parler de la jeune fille à qui il avait lui-même fait la cour à la demande de Lindley, la gouvernante des Aubrey que Jeffrey avait rencontrée alors qu'elle était apparemment une prostituée.

— Vous voulez dire mademoiselle Dunn ? demanda Peter calmement.

Jeffrey avait dit en ronchonnant que Roberta Dunn avait un jour été sa maîtresse, lorsqu'ils avaient été sur le point de quitter le bal donné par la duchesse de Richmond. Ce soir-là, tous les officiers avaient dû rejoindre leurs régiments sur le champ et Peter s'était donc vu obligé d'escorter Roberta jusque chez elle. Ils avaient dû se déplacer à pieds sous une pluie battante car aucun véhicule n'avait été disponible.

Jeffrey s'était montré grossier et rustre, et Peter estimait que c'était une chance

pour lui que seuls peu de gens n'eussent été en mesure d'entendre sa remarque, dans le vacarme et la confusion du départ précipité du bal.

— Elle est retournée en Angleterre avec Lady Aubrey et les filles. Elles sont parties ce matin.

Jeffrey se laissa retomber sur son oreiller. Il avait les yeux fixés sur l'homme robuste qui plaçait une baignoire dans un coin de la pièce, mais son esprit était ailleurs.

De toute évidence, ce n'était pas le moment d'entreprendre quoi que ce fût concernant Yvette ou Roberta, ou diable celle qu'elle était vraiment. Il se mordit la lèvre en ressentant une forte douleur provoquée par cette folle envie d'elle qui s'était soudain emparée de lui. Mon Dieu, mais il était toujours terriblement amoureux de cette prostituée !

Prostituée... Cela avait été quelque chose de « nouveau » pour elle. La tenancière du bordel de York le lui avait assuré. Il avait remarqué qu'elle était manifestement une dame, de la belle chevelure blonde qui lui couronnait la tête jusqu'aux ongles de ses petits orteils, et même durant les moments de passion incroyable qu'ils avaient partagés.

Avait-elle été forcée de le prendre comme client ? Était-ce la raison pour laquelle elle avait fui le bordel quand il avait voulu racheter son contrat afin de pouvoir l'emmener à Caversham et en faire sa propre maîtresse ?

Et cette cuisinière !

Jeffrey se redressa quelque peu afin de poser sa tête contre la tête de lit ; il ne réagit pas immédiatement lorsque Line lui signala que son bain était prêt.

La cuisinière de ce bordel s'était montrée très protectrice à son égard. Elle avait dit en ronchonnant que cette jeune fille ne deviendrait la maîtresse de personne, et que, un jour, elle serait uniquement la maîtresse de sa propre demeure. Imaginez !

Tout ça était sans intérêt, se dit Jeffrey. Il ne pouvait vraiment pas se marier avec une fille qui avait été une prostituée. La clause du testament de Cyril Fairfax avait été claire, il ne pouvait épouser qu'une fille de la noblesse, née dans un rayon de plus de soixante-quinze kilomètres de Rotherham, sinon il pourrait dire adieu à huit mille Livres par an.

Roberta était probablement née à York, et donc, même si elle s'avérait être noble, ce dont il doutait, elle ne serait pas éligible. Il sortit lentement de son lit et se dirigea vers la baignoire fumante, tout

en lorgnant sa logeuse pulpeuse. Cette Line aux mœurs légères lui réclamerait probablement bientôt sa récompense pour l'avoir hébergé et soigné. Cette pensée le rendit malade. Dieu, dans quel pétrin s'était-il mis... !

Devon ouvrit lentement les yeux.

Il remarqua que quelqu'un s'agitait à côté de lui dans le lit. La chambre était sombre. Les rideaux étaient fermés et il lui fallut un certain temps pour comprendre que son compagnon n'était autre que son bon ami Kit Brondemeire.

— Mince, ils vous ont eu aussi ? murmura-t-il. Kit remua ses jambes, mais n'ouvrit pas les yeux.

Devon soupira et tendit le bras afin de prendre la cloche qui se trouvait à côté de son lit.

Oh, mon Dieu, sa jambe gauche était en feu ! Et quand il essaya de saisir la cloche, quelque chose sembla se tendre dans la partie supérieure de sa poitrine et commença à faire mal.

Il réussit finalement à sonner la cloche et Poussin, le majordome du duc de Lindley, arriva rapidement.

— Mon seigneur, nous sommes heureux que vous soyez enfin réveillé ! On était tous très inquiets pour vous ! Vous êtes resté inconscient pendant quasiment deux jours !

— Pouvez-vous me donner ce verre d'eau ? demanda Devon, d'une voix rauque, en sentant soudain qu'il avait soif.

Le majordome fit une petite révérence et s'empressa de lui donner un verre rempli d'eau qui se trouvait sur le buffet

et attendait manifestement qu'un des blessés se réveillât.

— J'ai besoin de...

— Oui, oui, répondit le maître d'hôtel en hochant la tête rapidement, tout en prenant un pot de chambre.

Poussin se disait qu'il devrait appeler le valet de Lord Broadhurst, John Craft, qui avait eu le bon sens de quitter les quartiers de son maître chez le prince d'Orange à Braine-le-Comte, trois jours plus tôt, avant que la bataille de Waterloo n'eût commencé, et était venu à Bruxelles en faisant un détour afin d'éviter la zone de guerre. Cependant, il vit tout de suite que Lord Broadhurst était pressé de se soulager et il décida donc de se charger de cette corvée. En temps de guerre, le maître d'hôtel d'un duc pouvait faire d'autres tâches que celles qu'on lui demandait habituellement d'effectuer !

Devon plaça ses jambes à l'extérieur du lit et eut un hoquet de surprise.

— Pourquoi est-ce que j'ai une jambe si courte ?

Poussin rougit jusqu'à la racine de ses rares cheveux. Comment pouvait-il dire à sa seigneurie que l'une de ses jambes avait été partiellement amputée ?

— Votre jambe était... Les chirurgiens ne voyaient pas d'autre solution que d'amputer une partie de votre jambe gauche, monsieur, réussit-il à dire.

— Quoi ? répondit Devon dans un rugissement, ils l'ont coupée sans me demander la permission ?

— Je vais... Je vais tout de suite vous envoyer le docteur Halden, suggéra Poussin qui s'éclipsa après avoir placé le pot de chambre à côté de Devon, estomaqué.

Le docteur Halden regarda Devon d'un air inquiet ; il n'avait pas prononcé un mot depuis que le médecin était entré dans sa chambre afin de lui expliquer pourquoi les chirurgiens n'avaient pas eu d'autre choix que celui d'amputer une partie de sa jambe.

Lorsque le duc de Lindley arriva dans la chambre, le bon docteur faillit soupirer de soulagement. Nul doute que le Duc saurait quoi dire au troisième fils du comte d'Allington, qui avait été promu au grade de colonel et de baby-sitter pour le général néerlandais, Guillaume, prince d'Orange.

— Comment vous sentez-vous, Devon ? demanda Richard Grey calmement.

Le docteur Halden ne sourcilla pas. Il savait déjà que les deux aristocrates s'appelaient par leur prénom.

— À votre avis, Richard ? répondit Devon, ils ont coupé une partie de ma jambe ! Richard fit un signe de tête au docteur Halden pour lui faire comprendre qu'il pouvait

quitter la pièce, puis il soupira.

— On a dû couper votre jambe parce qu'une grenade l'a endommagée à tel point que c'était irrécupérable. Elle suppurait déjà après moins d'une heure. Au moins, vous vivrez, Devon.

— Vivre pour quoi ? demanda Devon, je serai infirme jusqu'à la fin de mes jours ! Qui me voudra maintenant ? Je ne veux pas retourner à Londres, dans cette mesure, et y vivre le restant de ma vie dans la solitude, juste en compagnie d'un valet ! Je devrai me retirer de l'armée et ne recevrai qu'une demi-solde. Il n'y a aucun avenir dans cela, Richard, aucun !

Richard convenait que les perspectives de Devon étaient en effet sombres. Le père de Devon, le comte d'Allington, n'était pas riche du tout, pour ne pas dire qu'il était franchement pauvre. Il ne serait pas en mesure de supporter son troisième fils financièrement, ni de lui donner la moindre allocation. Richard savait que Devon avait envisagé d'épouser la riche veuve Lady Cornelia Marlowe-Grange. Ceci-dit, Richard avait également été informé que cette dame avait quitté Bruxelles le 19 juin, un jour seulement après que la bataille de Waterloo fut terminée. Elle avait apparemment entendu parler des blessures de Devon, mais n'avait certainement même pas envisagé de rendre visite à son malheureux amant à la résidence de Richard Lindley.

Richard ne doutait pas que les chirurgiens avaient non seulement coupé les chances de Devon de remarquer un jour correctement, mais aussi celles de se marier à l'une des femmes les plus riches de Londres.

— Halden connaît un spécialiste qui pourra vous fabriquer un appareil qui vous permettra de marcher quasiment comme vous le faisiez avant.

Devon renifla. Ceci était une maigre consolation !

À côté de lui dans le lit, Kit se mit à gémir. Richard regarda Devon avec de grands yeux car il avait haussé la voix à plusieurs reprises.

— Il est très malade, murmura Richard, Halden n'est pas certain qu'il survivra à ses blessures. Le pire, c'est la blessure qu'il a à la poitrine. On ne peut pas le déplacer avant qu'il n'aille beaucoup

mieux. Il ne verra pas ses nouveau-nés avant un certain temps.

Devon baissa la tête. Dieu, quel désastre ce serait pour Anthea, l'épouse de Kit, si son mari depuis seulement un an devait mourir !

— Je vous remercie de m'héberger, Richard, dit-il avec hésitation, je suis désolé d'avoir contrarié votre personnel et Halden avec mes discussions et mes cris. En tant que soldats, nous savons que nous prenons des risques en allant à la guerre. Puis-je faire quelque chose pour aider ?

Richard fit un petit sourire.

— Non, contentez-vous d'aller mieux ! Il faudra trois mois pour que votre... euh... pour que votre jambe guérisse. Ne l'utilisez pas trop vite. Halden a dit que si vous ne lui donniez pas assez de temps, votre jambe pourrait vous faire mal jusqu'à la fin de vos jours. Vous pouvez

rester dans cette maison aussi longtemps que vous le désirez. J'ai prolongé le bail de six mois. Ariel Blackwood restera ici durant quasiment tout ce temps-là. Les aidants flamands que nous avons embauchés resteront également ici. Je devrai me rendre à Paris et Poussin viendra avec moi. Maintenant, Poussin va vous apporter un peu de nourriture et je vais demander à votre valet de s'occuper de vos autres besoins.

— Ariel est toujours ici ? demanda Devon.

Il était connu qu'il n'appréciait pas beaucoup la veuve de son frère cadet. Il savait qu'elle menait une vie « dissolue » avec un groupe de personnes appartenant à la noblesse anglaise. Sa propre ex-future fiancée, Cornelia Marlowe, avait également fait partie de ce groupe bien spécifique.

Richard haussa les épaules. Ariel Broadhurst-Blackwood avait joué un rôle suspect en alliance avec le maître-espion Harmon Aubrey, mais en souvenir du bon vieux temps, il avait décidé de lui donner une chance de rester en Flandre, au lieu de rentrer en Angleterre couverte de honte et de se faire exécuter. Un jeune et riche baron flamand avait des vues sur elle et Richard espérait que Ariel serait assez raisonnable pour accepter la main de ce Van Klaveren, s'il était assez imprudent pour la demander en mariage. Pour les officiers blessés et Ariel, il avait prolongé le bail de la maison de la rue Royale. Il pouvait difficilement les jeter à la rue dans Bruxelles quand il partirait. Il avait compris qu'il valait mieux que Ariel restât sur le continent, loin des questions indésirables au sujet de sa relation avec le traître Harmon Aubrey, l'espion qui les

avait tous trahis en faveur des services de renseignements de Napoléon.

Il se mordit la lèvre. Il serait préférable que sa jeune épouse depuis huit mois, Attelante Fairfax, n'eût pas vent de sa décision au sujet de Ariel. Cette dernière était en fait la cousine de Attelante, bien que Richard sût pertinemment que les deux dames ne s'aimaient pas beaucoup. Ariel était la demi-sœur de Gilles Blackwood, qui était actuellement le nouveau comte de Rotherham depuis la mort du père de Attelante. Cela n'améliorerait certainement pas la relation entre Richard et son épouse, si elle venait à découvrir que Ariel avait partagé son lit plus d'une fois avant qu'il n'épousât Attelante. À cet égard, Attelante ne s'était pas avérée être une partenaire discrète. Il détourna son regard de Devon. Il se mit à songer au fait qu'il

avait ordonné à Poussin de lui envoyer une des femmes de chambre plantureuses dans ses appartements en l'absence de sa femme. C'était une chose honteuse, mais depuis lors, il avait couché avec la fille toutes les nuits et même quelques fois durant la journée. Bien entendu, cette jeune fille ne signifiait rien pour lui, si ce n'était de bonnes parties de jambes en l'air, mais toute cette affaire lui avait fait réaliser que malgré tout l'amour qu'il éprouvait pour sa nouvelle épouse depuis décembre de l'an dernier, il n'avait pas changé le moins du monde quand il s'agissait de ses folles envies lubriques des femmes en général. Il devait à présent se rendre à Paris et ne voulait même pas penser à ce que cela ferait à sa vie sexuelle. Paris avait toujours signifié une grande orgie pour lui, dans le passé. — Elle a attiré l'attention d'un riche baron

faisant partie de la famille Rothchild. À mon avis, vivre dans l'anonymat en se mariant sur le continent serait mieux pour elle que d'être traînée à Londres où ses seules options seraient le peloton d'exécution ou la pendaison.

Devon acquiesça lentement. Il avait rencontré Jeffrey Burroughs et Peter Wallace le jour de la bataille aux Quatre-Bras, là où les Hollandais avaient réussi à fourvoyer le général quelque peu confus de Napoléon, Ney, et à le chasser de la seule entrée possible qui aurait pu permettre à Napoléon de se rendre directement à Bruxelles. Ce jour-là, Jeffrey et Peter revenaient justement d'une mission qui avait consisté à suivre Harmon Aubrey, qui avait ensuite été habilement tué par Jeffrey au cours de cette poursuite. Jeffrey lui avait également parlé de la présence étrange de

Ariel à Bruxelles. Non, un peloton d'exécution n'était pas ce que Devon voulait pour sa belle-sœur. Elle avait des tendances opportunistes qui trahissaient son fond mercenaire, mais il savait pertinemment que si elle avait été de mèche avec le maître-espion, c'était uniquement parce qu'elle s'était laissée guider par son grand intérêt pour l'argent, et non par son bon sens.

Richard se tourna vers la porte.

— Essayez de vous reposer davantage, Devon, on ne voudrait pas que votre état empire. Nous parlerons plus tard, si vous le souhaitez.

Devon obéit et s'allongea sur le lit, puis il ferma les yeux. Il songerait à la seule femme dans sa vie qui avait vraiment été capable de trouver une place dans son cœur : sa Cordelia. Le simple fait de penser à elle sembla apaiser sa douleur.

*

**



Chapitre 3 : UN MARIAGE À SON PIRE MOMENT

*

Rotherham, juillet 1815

Lorsque Lady Bernadette Blackwood, comtesse de Rotherham, fut amenée dans son lit, elle se tortillait et gigotait de douleur suite à ses contractions.

Detty avait tant aspiré à ce moment où son enfant viendrait au monde. Elle supposait qu'elle avait dû ressembler à un éléphant au cours de ses dernières semaines de grossesse, et son mari beaucoup plus âgé, Gilles, n'avait rien fait pour cacher son dégoût à son égard et n'avait pas manqué de se moquer de son corps.

Detty riait secrètement des mauvaises manières de son mari. Pour autant qu'elle se souvînt, il avait toujours été comme ça, un homme rustre et méchant qui pouvait se réclamer de la noblesse

uniquement grâce à sa pauvre mère, morte depuis longtemps, qui était la sœur du comte de Rotherham, mais avait eu le mauvais goût d'épouser un roturier par amour. Son époux Blackwood, issu d'une famille de marchands, était décédé quelques années après les noces, laissant ainsi la voie libre à un cousin libidineux qui avait demandé la veuve en mariage. Au moment où la pauvre femme avait donné naissance à leur fille Ariel, son second mari était l'amant indolent d'une tenancière de bordel et menait une vie libertine.

Detty avait toujours pensé que c'était exactement là que vivait son « beau-père » inconnu, dans un bordel, jusqu'à ce qu'elle eût découvert qu'il était apparemment mort assez jeune en succombant à une très vilaine maladie ou au cours d'une bagarre, dans un champ

de course, qui s'était mal terminée pour lui.

Elle n'avait jamais connu non plus sa belle-mère qui était morte de la petite vérole quelques années seulement après la naissance de Ariel, ou du moins, c'était ce que tout le monde aimait prétendre. Detty avait bien vite compris que la vérole n'avait pas été si petite que ça et qu'elle lui avait été transmise par son beau-père qui menait une vie dissolue et rentrait parfois chez lui réclamer ses droits maritaux, quand il se lassait un peu de sa prostituée et avait envie de faire une pause.

Detty avait été élevée dans un village dénommé Wattles, près de Glasgow, en Écosse. Son père était un très pauvre écuyer qui engendra trois garçons et trois filles, dont elle était la plus jeune. Pourtant, en dépit du fait qu'il avait tant

d'enfants, l'écuyer Warleigh avait répondu à la demande de Lady Audrey Agnew, la future comtesse de Loghaire, d'adopter un fils bâtard né de sa femme de chambre préférée et de son mari, qui était à ce moment-là l'héritier du vieux comte de Loghaire. La femme de chambre, Martha Wallace, avait consenti à avoir une relation avec Andrew Agnew pendant que Lady Agnew portait le premier enfant et héritier de son maître dans son ventre.

Martha était morte en accouchant de Peter. Lady Agnew savait que l'écuyer Warleigh se trouvait dans une très mauvaise situation et elle avait supposé qu'il ne verrait pas d'inconvénient à accepter le bébé et l'argent qu'elle lui donnerait avec lui.

Une fois adopté, Peter était devenu l'enfant dont on se moquait et qu'on

regardait de haut au sein du ménage Warleigh, malgré la prétendue attitude religieuse des parents et le fait que les versements de Lady Agnew pour prendre soin de Peter eussent été suffisants pour entretenir toute la famille pendant des années.

Lorsque Lady Agnew était devenue la comtesse de Loghaire, plus de onze ans après l'adoption de Peter, les choses s'étaient quelque peu améliorées pour la famille Warleigh, et environ vingt-trois ans plus tard, quand Detty était revenue d'Édimbourg, où sa meilleure amie Lizzie Campbell avait célébré son mariage avec le fils d'un duc, son père avait été soudain élevé au titre de baron Irving Wallace.

Le nom de la baronnie n'avait peut-être pas été une coïncidence si l'on regardait de près ; les deux frères aînés de Detty

avaient trouvé une mort précoce quand ils étaient allés à la chasse aux cerfs dans les Highlands et étaient tombés dans les rochers escarpés, et le frère qui lui restait était souffrant et mal en point. Detty s'était souvent demandé si la gentille Comtesse n'avait pas pensé que son troisième frère Warleigh ne vivrait pas assez longtemps pour hériter de la baronnie Irving Wallace, quoique finalement, Paul eût vécu jusqu'en 1814 et atteint l'âge de trente-cinq ans. Son père était mort un mois après la disparition précoce de Paul, laissant à regret le titre au fils adopté et mal aimé, Peter, qui avait eu l'affront de se faire appeler Peter Wallace, refusant d'utiliser son nom de famille Warleigh, depuis qu'il avait rejoint l'armée à quatorze ans en tant que enseigne écossais.

Cela faisait près de trois ans que Detty était mariée à Gilles Blackwood, un gentilhomme-fermier dans le Yorkshire, lorsque le titre de comte de Rotherham fut décerné à son mari. Son oncle Cyril Fairfax, comte de Rotherham, était mort sans descendance légitime de sexe masculin. Il n'avait eu que trois filles nées de son mariage avec Annette du Plessis, une femme appartenant à la noblesse française.

Gilles avait hérité du titre tandis que de nombreuses rumeurs couraient sur les autres enfants que le Comte aux mœurs légères aurait pu engendrer de l'autre côté de la couverture. L'un d'eux se prénomma Bruno Bouchier et était médecin à Rotherham, et un autre pourrait bien être Jeffrey Burroughs, le nouveau baron Caversham depuis moins d'un an.

Elle eut un hoquet de surprise lorsqu'elle sentit une nouvelle contraction et regarda le docteur Bouchier dans les yeux d'un air alarmé.

Bruno sembla inquiet, mais ensuite, il secoua la tête.

— Le bébé ne viendra pas avant encore longtemps, assura-t-il à la Comtesse, en général, les premiers-nés prennent leur temps, et je doute que celui-ci ne soit une exception à cette règle. Je vais prendre le risque de faire ma tournée, mais je laisserai Mme Middleton avec vous. Je lui ai donné mon emploi du temps, et donc s'il y a quelque chose d'urgent, elle peut envoyer un garçon d'écurie me chercher.

— Attendez ! lui cria Detty, êtes-vous sûr ? J'ai cette étrange sensation...

— Je pense que le bébé se présente par le siège. Nous devons attendre jusqu'au

dernier moment pour le sortir. Vous n'avez pas encore une ouverture assez grande, milady.

Les yeux écarquillés, Detty regarda l'homme qui, d'après les rumeurs, était le fils bâtard de l'ancien comte de Rotherham. Les gens du château disaient que c'était tout aussi bien qu'il ne fût pas du tout intéressé par le titre de comte.

— Par... le siège ?

— Le bébé a les pieds en bas et la tête en haut, ce qui, euh, d'une certaine manière, pourrait poser un problème.

Au moment où Detty commença à éprouver du regret d'avoir un jour été enceinte, une contraction violente sembla quasiment la déchirer en deux.

Le Dr Bouchier fit un signe de tête à la sage-femme qui était tranquillement assise sur une chaise.

— Prenez bien soin d'elle, Janey ! Je reviendrai aussi vite que possible.

-

Le Comte ferma la porte de la chambre en la claquant.

— Une... une fichue fille ! marmonna-t-il, tout ce qu'elle peut me donner, c'est juste une fille ! Maudite femme ! Je n'aurais jamais dû l'épouser !

D'un air atterré, Mme Middleton regarda le Comte visiblement ivre.

— Chut... Milord ! s'empessa-t-elle de dire, Madame la comtesse vient de passer un moment très difficile. Cet accouchement a failli lui coûter la vie.

— Cela m'est complètement égal ! Elle aurait dû me donner un fils ! Maintenant, ce sont ces Brondemeire prétentieux qui hériteront, avec ces jumeaux que Anthea a mis au monde ! Réveillez-la, je veux lui parler !

Janey Middleton regarda l'homme en face d'elle, d'un air alarmé. Il se balançait sur ses pieds.

— Tout de suite ! cria-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à son mari.

— Je veux dormir ici cette nuit. Je veux un garçon la prochaine fois, vous entendez ! Et le plus vite possible !

— Milord ! dit Janey qui se permit d'intervenir, Madame la comtesse ne pourra pas avoir de rapports, quel qu'il soit, durant les six prochaines semaines ! Cela ne servirait à rien non plus car elle ne sera en mesure de concevoir que lorsque sa convalescence sera terminée !

— Et même après ça, Gilles ! ajouta la Comtesse d'un air grave, je ne coucherai plus jamais avec vous !

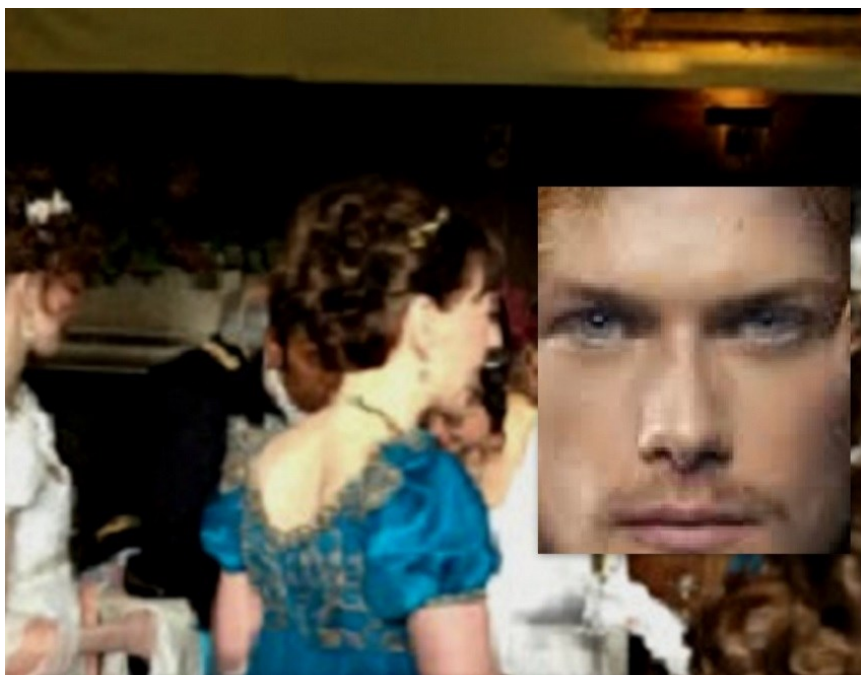
— Oh que si, répondit le Comte, vous êtes ma femme et vous avez un devoir à

remplir. Ne pensez même pas à vous refuser à moi, Detty, ou je vous renverrai à l'endroit puant dont vous avez réussi à vous sortir !

La sage-femme fit quelques pas en arrière, horrifiée. Elle avait été témoin de méchanceté à la naissance, une ou deux fois, mais aujourd'hui, le Comte détenait le pompon !

Detty sourit dans ses draps propres.

Oh mon Dieu, si cela pouvait seulement être possible ! Elle se précipiterait chez le vrai père de sa fille qui venait de naître et ne regarderait jamais derrière elle !



•Chapitre 4 : UNE AUTRE VIE CACHÉE

*

Hull, juillet 1815

— Êtes-vous par hasard apparentée aux Fitzroy de Somerset ? Bertha pencha la tête au-dessus de sa tasse de thé fumant.

Elle rougit face à cette question curieuse posée par une petite vieille qui venait d'entrer dans le salon, décoré avec soin, du Vicaire Henry et de sa femme malade.

Elle savait que cette question viendrait un jour, et elle en était seule responsable. Quand elle avait décidé de cacher sa vraie identité derrière un faux nom et de prétendre être veuve depuis peu, elle avait délibérément choisi le nom Fitzroy, pour l'unique raison qu'elle en aimait la consonance. Elle avait en effet entendu ce nom à Bruxelles. Le jeune Fitzroy, qui

appartenait à la famille de Somerset, était un des amis proches du prince d'Orange ; il avait combattu à la bataille de Waterloo et avait survécu. Il avait fait partie des blessés qui avaient été amenés chez le duc de Lindley, à la rue Royale, à Bruxelles. Elle avait aidé à le soigner pendant environ une journée et avait vraiment bien aimé ce jeune homme. Bien sûr, elle ne pourrait jamais avouer qu'elle connaissait Harry Fitzroy et dans quelles circonstances elle l'avait rencontré.

Elle secoua rapidement la tête quand elle remarqua que huit paires d'yeux la regardaient avec une énorme curiosité et un peu moins de politesse.

— Tout le monde aimerait être apparenté à une famille aussi puissante et de si haut rang !

Elle sourit timidement.

Mentir était quelque chose qui n'était toujours pas facile pour elle, bien que sa dernière remarque ne fût pas fausse du tout. Mais il était vrai que, de ces temps-ci, elle devait toujours mentir sur son passé et ses origines. Cela la fit frissonner intérieurement, mais elle ne pourrait effectivement jamais raconter sa vraie histoire à personne. Jamais elle ne pourrait dire qu'elle était la fille légitimée d'un baron, qu'elle s'était battue pour ne pas se retrouver à la rue, après que sa mère cupide, la deuxième épouse et veuve de ce même baron, eut enlevé sa demi-sœur Robin afin de la marier à un simple laquais, de sorte que cette dernière ne fût jamais en mesure de réclamer le titre de son père pour son futur fils. Tout avait mal tourné à ce point précis ; le simple laquais s'était avéré être un baron, et un major, déguisé en laquais pour un

bal costumé et masqué. Au final, il était clair que la mère de Bertha avait marié Robin de force à un pair du royaume. Afin d'éviter d'être punie pour son crime, sa mère s'était cachée à York avec Pettigrew, son amant rustre et indigne.

Lorsque Pettigrew eut décidé que Bertha devait gagner son toit et son couvert dans le bordel de sa sœur, la mère de Bertha, n'écoutant que son instinct maternel, essaya de le tuer afin de protéger sa fille, mais ce fut elle qui mourut quand le coup parti alors que Pettigrew tentait de récupérer le pistolet. Celui-ci connut une fin ignoble sur un gibet, un mois après le drame, et Bertha finit malgré tout dans le bordel de Mme Majorica.

Ce fut une chance pour elle que, au début, Mme Majorica l'eût trouvée « inapte » à la profession, jusqu'au jour où

le fringant capitaine Lord Jeffrey Burroughs, baron de Caversham, eût décidé de venir au bordel ; à ce moment-là, la raison qui avait rendu Bertha inapte à ce genre de travail était devenue une qualité qui convenait exactement aux besoins du capitaine âgé de vingt-six ans.

Ils avaient passé ensemble deux nuits et presque trois jours de pur bonheur, jusqu'à ce que Jeffrey eût décidé qu'il voulait que Bertha fût sa maîtresse. Il lui avait dit qu'il voulait la libérer de son « contrat » avec Mme Majorica.

Bertha n'avait pas pu accepter de devenir la maîtresse payée du jeune Baron jusqu'au jour où il se trouverait une épouse convenable. Elle était toujours la fille reconnue du baron Dunstead, et après qu'il fut devenu veuf, son père avait épousé sa mère, Evelyn, et fait tout ce qui était en son pouvoir pour

donner à Bertha un semblant de légitimité. Bertha avait alors fui le bordel pour devenir une gouvernante dans la demeure de la famille Aubrey. Il s'était avéré que l'employeuse de Bertha, Lady Amelia Aubrey, était terriblement maltraitée par son mari, et que pour couronner son malheur, elle était secrètement amoureuse du mari actuellement veuf de sa sœur défunte Christina, le major Peter Wallace, baron Irving Wallace.

Avant la grande bataille de Waterloo, toute la famille était allée s'installer à Bruxelles, où Lord Aubrey avait réussi à obtenir une haute fonction au sein de l'armée, en Flandre.

Là-bas, Bertha avait rencontré Jeffrey par hasard, au bal qui avait eu lieu juste avant la bataille de Waterloo, et il avait réagi avec mépris et colère en la voyant

au bras du baron Irving Wallace. Il avait dit au baron Irving que Bertha avait été sa maîtresse. Ensuite, il était allé organiser son régiment, comme tous les officiers présents au bal avaient dû faire afin de se préparer à la bataille contre Napoléon.

Richard Grey, le duc de Lindley, avait demandé à Bertha de venir dans sa résidence afin d'aider à soigner les officiers blessés qui y avaient été amenés après que la bataille des forces alliées contre Napoléon se fut terminée par une victoire certaine, même s'ils avaient gagné de justesse.

Après que Jeffrey eut fait sa réapparition à la résidence du Duc, où il était venu déposer le vicomte Brondemeire blessé, Bertha était partie à Anvers en compagnie de la famille Aubrey qui venait d'être informée que Lord Aubrey avait été retrouvé mort près

de l'endroit où la bataille des Quatre-Bras avait eu lieu.

Bertha avait réussi à faire embarquer Lady Aubrey et son personnel, ainsi que les deux petites filles dont elle était responsable, sur un navire en partance pour Londres. Elle leur avait fait ses adieux en disant qu'elle allait retourner à la résidence du Duc à Bruxelles, mais en réalité, elle avait pris une diligence jusqu'à Berg-op-Zoom, un port situé à une quarantaine de kilomètres au nord d'Anvers.

Là, elle avait trouvé un navire qui l'avait emmenée à Hull. Ce n'était pas qu'elle avait choisi ce port anglais en particulier, non, elle avait tout simplement pris le premier bateau qui pourrait la ramener sur les côtes anglaises.

À présent, elle se trouvait à Hull, où elle prenait le thé en compagnie de sept dames du comité ecclésial pour les pauvres et du vicaire Henry.

— Mon Harry venait d'une famille de classe moyenne près de Bath. Je ne crois pas qu'ils eussent un lien avec les Somerset. Je ne l'ai jamais entendu dire ça, dit-elle en mentant de façon convaincante.

Une des femmes en face d'elle lui sourit. — Vous n'auriez pas préféré retourner à Bath, demanda-t-elle à Bertha, je veux dire, vous êtes ici sans aucune protection de votre famille.

Oh, eh bien, puisqu'on y est, autant aller jusqu'au bout, songea Bertha d'un air las.

— Mon mari a travaillé pour la milice à Londres, jusqu'à ce qu'on ait besoin de lui à Bruxelles. Je viens juste de...

Elle s'arrêta brusquement et chercha un mouchoir. Elle savait à présent que lorsqu'il lui était difficile de répondre à des questions, il valait mieux qu'elle se repliât sur ses larmes pour son défunt mari.

— Nos deux parents sont morts il y a des années. Harry avait une sœur près de Bath, mais d'après lui, elle a fait un mariage malheureux et je ne l'ai pas connue. Nous avons loué un appartement à Londres, mais vu les circonstances, je détesterais l'idée d'aller là-bas. Toute la ville est apparemment en fête suite à la victoire contre Napoléon, et je ne pourrais pas...

— Mesdames, je pense vraiment qu'il serait temps que nous commencions à organiser les vêtements d'hiver pour les jeunes pauvres ! dit gentiment la femme

en face de Bertha, qui avait visiblement été émue par la détresse de cette veuve.

Bertha lui avait souri pour lui manifester sa reconnaissance. Si cela ne dépendait que d'elle, elle aimerait en avoir terminé avec les mensonges pour le reste de la journée.

Une femme assise à côté d'elle, entièrement vêtue de noir, serra le poignet de Bertha d'une main gantée.

— Nous n'avons pas encore été présentées, dit-elle doucement, je m'appelle Cordelia Williams. C'est un plaisir de vous rencontrer enfin, Mme Fitzroy.

Bertha regarda la dame, en état de choc. Cordelia Williams ?

« Cordelia », n'était-ce pas le nom que le colonel Lord Broadhurst avait crié quand il avait été fiévreux et délirait, après qu'un chirurgien du champ de

bataille l'eut amputé d'une partie de sa jambe gauche ? Elle se souvenait clairement de la conversation entre le duc de Lindley et le docteur Halden au sujet de ce nom. Lindley disait que Lord Broadhurst voyait une dame appelée Cornelia Marlowe et Halden leur avait assuré qu'il ne connaissait qu'une seule Cordelia et que c'était son ancienne infirmière, mais qu'il doutait que Lord Broadhurst et elle se connussent, même de loin.

Oh, que le monde était petit ! Elle avait fui sa vie de gouvernante, prostituée et fille de baron pour s'installer dans un havre de paix à Hull, uniquement pour rencontrer une femme qui connaissait probablement la plupart des officiers que Bertha avait aidé à soigner à la résidence Lindley !

— Mon mari est mort au cours de la bataille de Toulouse, il y a plus d'un an de cela, expliqua Cordelia, mais par chance, je suis tombée enceinte après notre dernière rencontre. J'ai un fils maintenant, il s'appelle Alistair. Il a six mois et c'est un merveilleux bébé !

Cordelia mit soudain sa main sur sa bouche, d'un air choqué.

— Je suis désolée, je suis trop fière de mon petit ! Pour quand votre heureux événement est-il prévu ?

Bertha regarda autour d'elle en sentant la panique monter en elle. Elle ne voulait vraiment pas que quelqu'un sût pour l'instant que l'enfant de Jeffrey grandissait dans son ventre.

Cordelia lui serra à nouveau le poignet d'un air réconfortant.

— Ne soyez pas gênée avec moi, Mme Fitzroy, j'ai été infirmière dans l'armée de

Wellington pendant des années, ce qui veut dire que j'ai également secondé les médecins dans ce genre d'événements heureux. Je l'ai deviné parce que vous avez le comportement prudent d'une femme qui attend un enfant et...

Elle sourit doucement.

— Vous êtes vraiment devenue verte quand on vous a proposé des gaufres à la vanille, il y a une demi-heure.

Bertha saisit à nouveau son mouchoir et le porta à ses lèvres. Cette chose s'avérait être un grand mur de défense.

Cordelia se mordit la lèvre. Elle n'était pas certaine de l'âge que pouvait avoir Mme Fitzroy, mais il était clair qu'elle attendait son premier enfant. Pas étonnant qu'elle fût aussi nerveuse à ce sujet ! Elle n'avait personne vers qui se tourner, pas de famille, et surtout, elle venait juste d'endurer la perte de son jeune mari.

Lorsque Cordelia était rentrée l'année dernière en septembre, elle était enceinte de cinq mois. Ses parents avaient été ravis de l'avoir à nouveau sous leur protection. Elle se sentait maintenant à l'abri et heureuse, et essayait d'oublier que le mari et beau-fils, Rory Williams, qu'ils pleuraient, n'était pas le père de son enfant.

Bien que son enfant eût été conçu au moment où son mari, le capitaine Rory Williams, était probablement encore en vie, la famille de ce dernier la regardait avec méfiance. Cela n'avait rien arrangé qu'elle fût rentrée cinq mois après la bataille de Toulouse parce qu'elle était restée à l'hôpital de Bordeaux avec le dernier blessé.

Cordelia haussait les épaules face aux soupçons de ses beaux-parents. Elle savait qu'ils étaient influencés par un

neveu orphelin et son épouse qui deviendraient les héritiers de l'argent et des biens des Williams, s'il n'y avait pas ce petit-fils supposément issu des entrailles de Rory Williams.

Personne, en dehors de Cordelia et du colonel Lord Devon Broadhurst, n'était au courant de ce jour et cette nuit de passion qu'ils avaient partagés dans la tente de Cordelia, cette fin d'après-midi-là, après la bataille, quand Cordelia avait voulu donner une lettre à Lord Broadhurst. Il s'agissait d'un message pour le marquis d'Andover et l'épouse par procuration de Lord Christian Andover, vicomte Brondemeire, sur l'état des blessures et de la santé de ce dernier.

Cela avait été une merveilleuse surprise pour Cordelia de découvrir que le beau et sympathique Lord Broadhurst avait eu les yeux sur elle durant la majeure partie de

la campagne de Wellington sur la péninsule, comme il le lui avait avoué.

Après leur nuit d'amour, il était retourné en Angleterre avec les régiments qui rentraient, laissant Cordelia soigner les blessés à l'hôpital anglais de Toulouse, sous la supervision du docteur Halden, et plus tard à l'hôpital de Bordeaux.

Quand elle eut compris que cette unique nuit de passion avec Devon Broadhurst n'était pas restée sans conséquences, elle avait été à la fois exaltée et triste. Au moins, elle était dans son année de deuil, et cela voulait dire que son enfant profiterait de la protection du nom de Rory Williams, mais d'un autre côté, cela l'attristait que Lord Broadhurst ne saurait jamais qu'elle avait mis son enfant au monde ; elle savait qu'il était veuf et n'avait pas de descendance.

Elle ne regrettait pas d'être veuve et se sentait très coupable de ce fait-là. Son mariage avec Rory Williams, qui était de deux décennies son aîné, avait été un désastre depuis le jour où elle l'avait suivi sur la péninsule, alors qu'elle n'avait que dix-huit ans. Rory n'avait jamais voulu connaître le sens du mot « fidélité » et il avait préféré passer la plupart des nuits avec les filles de couverture qui suivaient l'armée, plutôt que de rester avec elle dans leur tente commune.

Cela lui avait donné beaucoup de temps pour rêver de ce jeune aristocrate, capitaine Broadhurst, qui était major au moment où Wellington avait voulu chasser l'armée du général Soult à Toulouse.

La passion qu'elle avait partagée avec Lord Devon Broadhurst était à nouveau devenue un rêve impossible ; elle était

seulement la fille d'un citoyen tandis que Devon Broadhurst était le troisième fils d'un comte.

Cordelia regardait Mme Fitzroy silencieusement.

La jeune fille était d'une pure beauté, chose à laquelle Cordelia ne pourrait jamais prétendre. Elle savait que les hommes de l'armée disaient qu'elle était « chevaline ». Il était vrai qu'elle était assez grande et que son visage n'était pas très fin ; il avait tous les mauvais angles qui pouvaient transformer la beauté en laideur. Mais au moins, un homme l'avait appréciée pour la personne qu'elle était, et c'était cet homme qu'elle avait admiré de loin, en silence, quand elle avait été seule dans sa tente, couchée dans son lit, en attendant que Rory Williams daignât rentrer près d'elle, à la « maison ».

Les gens qui l'entouraient s'étaient interrogés sur le prénom de son fils. Le père de Rory s'appelait Ronald et son propre père avait été baptisé Derrick. Il semblait n'y avoir aucun lien entre leurs prénoms et celui de son enfant, ce qui était exactement ce que Cordelia avait voulu. Elle avait découvert que le deuxième prénom de Devon était Alistair, quand elle avait vérifié auprès de l'administration de l'armée à Bordeaux. Cela avait été assez facile car les noms de tous les militaires qui étaient retournés en Angleterre par ce port avaient été répertoriés.

Cordelia songea au lieutenant Harry Fitzroy, qui avait eu un jour la chance d'avoir une femme aussi belle que Mme Fitzroy comme épouse. Il était évident que Mme Fitzroy était une dame de la tête aux pieds.

Elle soupira et regarda l'horloge du Vicaire Henry. Il était presque quatre heures. Il était temps pour elle de rentrer à la maison afin d'allaiter le petit Al.

— Est-ce que vous aimez la petite maison que la paroisse vous a trouvée, Mme Fitzroy ? demanda le vicaire avec la voix qui était normalement destinée à atteindre les chevrons de son église.

— Oh, répondit Bertha en rougissant, j'ai eu beaucoup de chance d'avoir pu l'obtenir ! J'espère que cette semaine, le charpentier viendra terminer les chaises pour la table.

Elle hocha la tête avec enthousiasme en direction des sept dames et du vicaire. Quand elle avait débarqué à Hull, elle avait pris une simple chambre à l'auberge locale, dans le centre-ville. À ce moment-là, elle n'avait vraiment pas la moindre idée de ce qu'elle allait faire.

Elle avait d'abord songé à retourner à York, mais vu les circonstances, puisqu'elle était enceinte, et le fait que beaucoup de gens la connaissaient là-bas en tant que servante dans le bordel de Majorica, elle avait été forcée d'y réfléchir à deux fois.

Pour l'instant, elle s'était abstenue d'acheter un billet de diligence et préférait plutôt rester à Hull. Le dimanche, elle allait à l'église, non pas qu'elle fût d'une manière ou d'une autre religieuse, mais parce qu'elle savait que les gens les plus respectables de Hull y seraient. Elle n'était jamais allée à l'église à Auldly, le village le plus proche du manoir de Hillview, où son père vivait, pour la seule raison que sa mère n'avait jamais pris de tels actes respectables en considération. Il était clair que la plupart des habitants de Auldly s'étaient méfiés

de sa mère et avaient eu tendance à la regarder de haut. Ils la voyaient manifestement comme la femme qui n'était pas une vraie dame et qui avait profité du chagrin du père de Bertha pour prendre la place de l'épouse décédée du Baron dans le manoir et dans son lit.

Lorsque Bertha était allée en pensionnat près d'Édimbourg, elle avait été forcée d'aller à l'église le samedi et le dimanche.

À Hull, il semblait que cela fût le meilleur point de départ, et elle ne s'était apparemment pas trompée. Dans la mesure où la femme du vicaire Henry était malade, un bon nombre de femmes avaient repris les tâches de Mme Henry en faveur de la paroisse. Leur curiosité au sujet de la belle jeune femme entièrement vêtue de noir avait été éveillée et avant même de s'en rendre compte, Bertha

s'était retrouvée dans le presbytère à prendre le thé avec elles.

Les dames et le vicaire avaient été consternés qu'elle dût vivre dans une auberge, et en un jour, ils lui avaient trouvé une petite maison à la lisière de Hull, qui était vacante depuis peu dans la mesure où la femme âgée qui l'habitait était allée vivre avec sa sœur.

Avant que Bertha ne quittât la résidence du duc de Lindley, il lui avait donné trois cents guinées à titre d'avance sur les quatre mille Livres qu'il lui offrait comme récompense pour les informations que Bertha avait données sur Lord Aubrey et qui avaient permis à Jeffrey Caversham et Peter Wallace de se débarrasser de ce traître. Le reste de l'argent l'attendait chez « Samuels », le banquier du Duc à Londres. Bertha était déjà inquiète de savoir comment elle

pourrait un jour mettre la main sur cet argent ; la plupart des gens qu'elle avait connus à Bruxelles résidaient à Londres et il lui serait impossible d'aller là-bas pour réclamer son argent, maintenant qu'elle vivait à nouveau si bien cachée. Elle supposait que sa sœur Robin vivait la majeure partie du temps à Londres, depuis qu'elle était devenue la comtesse de Wentworth, et que le Comte et la Comtesse étaient probablement à sa recherche.

D'un autre côté, trois cents guinées pourraient lui permettre de tenir longtemps, si elle se montrait économe, et puis, elle avait encore ses bijoux, dissimulés dans le panier qu'elle utilisait pour sa broderie. Elle secoua la tête. Elle devrait vraiment cesser de se faire du souci pour ce genre de choses. Elle prendrait une étape à la fois.

— Vos meubles sont-ils arrivés de Londres, Mme Fitzroy ? lui demanda la très curieuse Mme Baker.

Bertha secoua tristement la tête. — Je n'ai eu aucune nouvelle à ce sujet, répondit-elle en mentant, il est possible que notre propriétaire les ait confisqués en pensant que nous ne reviendrions jamais les chercher. Dans une grande ville comme Londres, on ne sait jamais.

La plupart des dames acquiescèrent solennellement. Pour elles, la ville de Londres était pareille à Sodome et Gomorrhe, et le vol de meubles ne les surprenait pas le moins du monde.

— Je vais tôt ou tard devoir acheter des meubles, ajouta Bertha, j'ai déjà fini de coudre la plupart des rideaux et Mme Littlepenny est partie en laissant son lit. Je ne sais pas jusqu'où mon douaire me

mènera à cet égard, mais j'ai bon espoir de pouvoir me débrouiller.

Cordelia se leva de sa chaise. — Je dois rentrer chez moi, déclara-t-elle à personne en particulier.

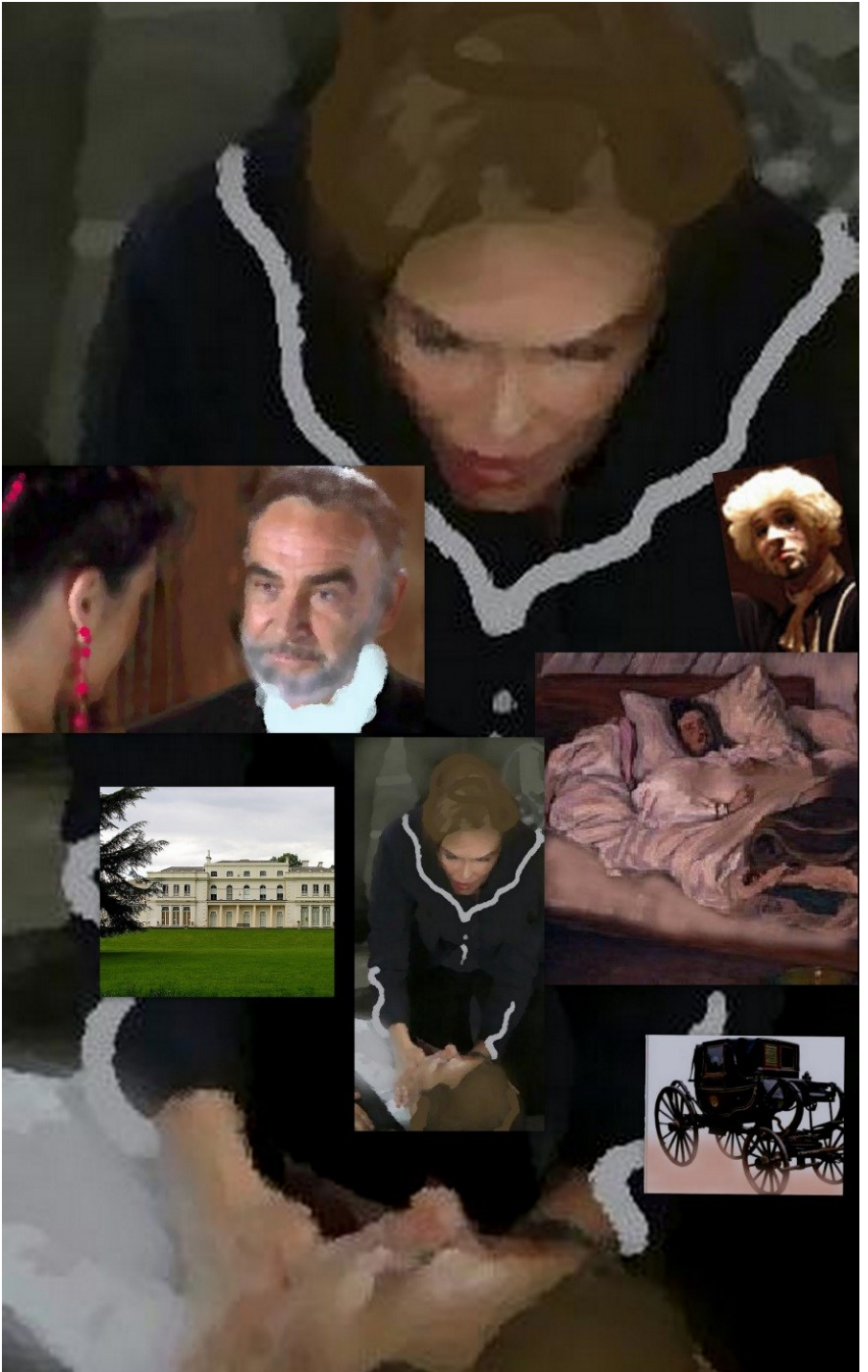
Elle eut soudain une brillante idée. — Madame Fitzroy, un navire restera à quai au chantier naval de mon père pendant un certain temps. Il doit être rénové et je crois bien qu'il y aura quelques meubles à bord que le capitaine souhaiterait vendre. Je vais demander à mon père de mettre de côté ceux qui pourraient vous servir. Oh, et Mme Bradshaw vient juste de terminer un beau revêtement pour baldaquin qui pourrait être à votre goût. Je sais qu'elle a vraiment besoin d'argent et vous pourriez donc l'obtenir à bon prix. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas, je vais dans la même direction que votre maison.

Bertha hocha la tête d'un air reconnaissant et se releva de sa chaise quasiment d'un bond.

Elle aimait vraiment bien Mme Williams ; de toutes les femmes réunies dans la maison du vicaire, c'était elle qu'elle préférait.

Après que Cordelia eut allaité son bébé, elle le mit au lit en souriant. La vie avait été clémente avec elle depuis qu'elle était rentrée chez elle en septembre de l'année dernière. Ses parents avaient été contents qu'elle fût à nouveau à la maison, avec en prime un petit-enfant qu'ils n'avaient jamais espéré. Ils avaient été inquiets quand elle avait suivi Rory et le tambour dans la péninsule et en France, surtout après qu'ils eurent deviné que le mariage de Cordelia ne se passait pas vraiment bien. Maintenant, ils préféreraient ne pas

parler de leur beau-fils défunt devant leur fille. Quelques mois plus tôt, Cordelia avait décidé qu'il serait préférable de regarder droit devant elle, au lieu de se tourner vers le passé. Elle sourit affectueusement à son enfant. Petit Al était en train de s'endormir dans son lit douillet. Elle se disait que c'était une chance que Rory et Devon eussent tous deux eu les yeux bruns et les cheveux foncés. Sinon, cela aurait été difficile d'expliquer pourquoi Alistair ne ressemblait pas à son père. Elle se mordit la lèvre. Jusqu'à présent, elle n'avait vraiment pas eu le cœur à demander à Mme Fitzroy si un certain Lord Broadhurst avait survécu à la bataille près de Bruxelles. Elle devrait cependant aborder le sujet avec elle un jour car elle savait que ne pas savoir avec certitude ce qu'il était devenu la tuerait à coup sûr !



•Chapitre 5 : RICHMOND ET LONDRES

*

Dès qu'ils franchirent les portes de leur
nouvelle